L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

ELMORE DUFOUR, Président.

E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué.

DEPARTEMENT DES ANNONCES.
JOS. T. BUDDECKE, Directeur.

Bureaux: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

27 janvier 1913

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle Orléans, Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	52	10
Midi	52	10
3 p. m.	52	10
6 p. m.	52	10

CARNET MONDAIN

JANVIER

Bals à l'Athénéum

29—Krewe of Mystery.

A L'Opéra

28—Atlantéens.
30—Chevaliers de Momus.

FEVRIER

A L'Opéra

3—Equipe de Protée.
4—Mystic Krewe of Comus.
4—Bal de Rex à l'Athénéum.

Achats d'Armes pour le Mexique

Le grand jury des Etats-Unis tiendra probablement la réunion la plus importante de son terme, Lundi. On s'attend à ce qu'il examine les accusations de conspiration pour violation des lois de neutralité du pays. Le grand jury s'est occupé de l'affaire concernant la concentration d'une grande quantité d'armes et de munitions, que l'on croyait destinées à la révolution du Mexique, et une mise en accusation est probable. Le grand jury a examiné avec soin et dans tous ses détails les faits mis à jour par un agent spécial du département de la justice, qui avait travaillé à l'affaire pendant six mois. On croit que le mouvement révolutionnaire, auquel ces armes et munitions étaient destinées, était le mouvement qui a avorté à Vera Cruz et où le neveu de l'ex-président Diaz, le Gen. Félix Diaz, a été fait prisonnier. Il est un fait certain que l'activité du groupe impliqué dans l'affaire, diminua considérablement après le fiasco Diaz.

Il n'y a pas longtemps que l'attitude du gouvernement a changé envers les personnes vendant et achetant des armes destinées à des projets révolutionnaires dans un pays étranger. Auparavant rien ne pouvait empêcher qui que ce soit de vendre n'importe quelle quantité d'armes, l'infraction à la loi consistant à les charger à bord d'un navire se rendant sur les lieux de l'opération. A présent, probablement à cause des conditions existantes au Mexique, et le reproche fait aux Etats Unis que toutes les armes fournies aux mécontents viennent de l'Amérique le département de la justice a changé d'attitude. Il interprète la loi et la proclamation du Président qui fait force de loi d'une manière plus large, en essayant d'atteindre les agents révolutionnaires avant qu'ils aient réussi à exporter les armes. La loi fédérale contre les conspirations est très complète et comprend presque tous les délits imaginables. Il est facile de l'étendre aux lois sur la neutralité.

Il y a plusieurs mois deux étrangers à l'air distingué firent leur apparition à La Nouvelle Orléans. Descendus au Grunewald Hotel, ils attirèrent l'attention par leur générosité. C'étaient Vincente Segura et Juan Campledo. Ils étaient à peine arrivés, qu'un agent de la sûreté les soupçonnait d'être des agents révolutionnaires et les événements ne lui donnèrent pas tort.

La première affaire importante faite par les deux étrangers, fut de déposer un effet tiré sur une banque française, de un million de francs. Ensuite les négociations pour l'achat d'armes commencèrent, et les deux Mexicains eurent de fréquentes réunions avec le représentant d'une importante maison d'armes. Le premier ordre fut de $70000, et fut emmagasiné dans un dépôt de la rue St. Joseph. En un mois de temps trois ordres arrivèrent et furent envoyés au même dépot.

Sur ces entrefaites les Mexicains s'aperçurent qu'ils étaient surveillés et prirent plus de précautions quant à leurs meetings avec le marchand d'armes.

C'est alors que le "United States Attorney" agissant d'après des ordres reçus de Washington, plaça l'affaire entre les mains du grand jury, qui entra plus avant dans les détails, que ne l'avait fait le comité du sénat.

CHANTE-CLAIR

Je suis le coq gaulois, je chante haut et clair.
J'ai l'œil aussi brillant, aussi vif que l'éclair
Je porte avec fierté au sommet de ma tête
Un superbe appendice, une vermeille crête
Qui s'agite en tous sens, le mien robuste bec
J'ai tenu plusieurs fois l'ennemi en échec.
Je suis brave et hardi et mon courte et bravache.
Ma queue s'étale avec majesté, en panache.
Monté sur mes ergots, la poitrine en avant,
Je combats face à face et le plumage au vent.
Je marche à pas comptés et porte tête haute
Et n'ai pas à porter le fardeau d'une faute.
Quand paraît le soleil, mon chant a retenti
Déjà plus d'une fois, l'ai mon vœu averti.
Le vaillant laboureur se met à la besogne.
Dans la sombre forêt, le vieux bûcheron cogne.
Tout s'anime à mon chant qui chasse le sommeil,
Car mon chant est perçant et sonne le réveil.
C'est lui qui de la nuit dissipe les ténèbres
Et fait fuir, dispersés, ses fantômes funèbres.
J'aime la vie active et la grande clarté
Qui donnent la vigueur, la force, la beauté.
Je n'aime pas la nuit propice à la paresse,
Dont la lourde atmosphère incite à la mollesse.
Parais donc, ô soleil! et toi, Muse, écho,
Répète à l'infini mon beau cocorico.

Les Plantes de Marais

Les plantes de marais les plus utilisées en France par l'industrie empaillage des chaises, tonnellerie, sparterie, etc. sont peu cultivées; notre production indigène est insuffisante car nous importons de grandes quantités de ces diverses espèces, de Belgique, et surtout d'Italie et d'Espagne dont les variétés sont préférées aux nôtres, à cause de leur qualité supérieure. M. Gièze a fait sur l'indication du comité d'études scientifiques une série d'expériences ayant pour but de rechercher principalement l'influence de la nature du sol et des engrais.

Des expériences poursuivies en pots il résulte que la richesse du sol en éléments fertilisants a une action prépondérante sur le développement des espèces étudiées et que l'influence de la composition physique du terrain (argile ou sable est presque complètement annulée par l'apport des engrais minéraux (sulfate d'ammoniaque, superphosphate de chaux). D'un autre côté, on peut dire qu'il n'y a pas de récolte utilisable sans l'apport d'engrais azotés. L'azote a toujours augmenté à la fois le nombre des feuilles, la largeur, la longueur et le poids moyen de chacune d'elles.

Mais il ne s'ensuit pas forcément que ces mêmes engrais soient nécessairement avantageux pour les cultures en plein marais: dans les conditions naturelles, parmi les herbes sans valeur agricole ou industrielle qui croissent avec les carex de grandes dimensions que seuls l'agriculteur a intérêt à récolter, il peut y en avoir qui profitent encore mieux des engrais répandus et qui nuisent par leur développement à celui des bonnes espèces. Aussi des expériences de marais furent-elles entreprises.

Il résulte des observations faites que le sulfate d'ammoniaque a produit les effets les plus avantageux en plein marais comme dans les expériences en pots. L'addition des engrais phosphatés favorise le développement des espèces nuisibles, et même aux endroits où la dimension des carex n'est pas modifiée, leur triage devient coûteux par suite de la proportion des autres herbes.

L'administration des postes russe ménage une grosse surprise aux philatélistes.

Depuis plus de soixante ans la Russie avait conservé d'un façon immuable, sur ses timbres-poste, le "type" initial choisi en 1850: l'aigle à deux têtes et l'écusson de Saint-Georges sommé de la couronne impériale. Pour la première fois, elle va faire une infidélité à cette longue tradition et, dans quelques jours, nous arriveront de Saint-Pétersbourg les premiers spécimens d'une nouvelle émission qui fera le bonheur des collectionneurs. Chacune des dix valeurs choisies représentera l'un des souverains — ou souveraines — de la dynastie des Romanoff, depuis Michel-Féodorovitch jusqu'à S. M. l'empereur Nicolas II, en passant par Elisabeth et Catherine II.

Ce sont trois siècles d'histoire que vont faire revivre les nouveaux timbres de l'empire russe.

—Le pays est-il bon pour les rhumatismes?

—Je vous crois j'ai attrapé les miens ici...

Conférences du Newcomb l'Actualité Française

L'élection présidentielle: La salle du Congrès, l'élu, la vie à l'Elysée. A travers les livres: le dernier roman d'Anatole France. Propos de théâtre: "Une affaire d'or," par Marcel Gerbidon.

La première des conférences du Collège Newcomb sur l'actualité française a été faite Vendredi dernier par M. Béziat, ainsi que nous l'avions annoncé, et a vivement intéressé les fidèles des "conférences françaises" qui avaient bravé le mauvais temps pour l'entendre.

M. Béziat a d'abord invité ses auditeurs à le suivre à Versailles, où il les a fait assister aux préparatifs du Congrès: mise en état de la salle, aménagement des appartements intérieurs, soins apportés à la buvette, etc., puis il a parlé de l'Elu et de sa famille, de forte souche lorraine, dont le nom est synonyme de droiture, de travail, de pensée haute et puissante; en parlant du cousin du nouveau président de la République, l'illustre mathématicien, Henri Poincaré, le conférencier a cité le mot d'un professeur d'une grande université américaine qui avait décidé d'aller en Allemagne pour achever certaines études de mathématiques: pourquoi, lui demanda-t-on ne pas aller à Paris? M. Poincaré...

—Plus tard, répondit le mathématicien Yankee, après avoir passé deux ou trois ans à Berlin, peut-être oserai-je m'approcher de vos "géants"!

De Versailles, les auditeurs se sont rendus à l'Elysée, où un obligeant huissier de service les a mis au courant de l'humeur et des habitudes des hôtes illustres qui s'y sont succédés depuis 1871. Lorsque M. Loubet, faisant les honneurs du palais à son successeur montrait à ce dernier la belle salle dont il avait fait sa chambre à coucher, et dont les murs étaient recouverts de somptueuses tapisseries où se jouaient des nymphes et des sylphides aux ondoyants contours: "Et, vous avez pu dormir dans cette chambre" s'écria M. Fallières montrant les tapisseries. "C'est difficile les premiers jours, répondit M. Loubet, mais on s'y fait."

Avec M. Poincaré des salons de l'Elysée s'ouvriront tout grands, aux lettrés d'abord, cela va sans dire, M. Poincaré étant académicien mais aussi aux membres du barreau dont il est le plus illustre représentant il s'ouvrira encore à tous ceux qui prennent une part active au travail national, qui luttent d'une façon quelconque pour le progrès matériel et moral de la France, car on peut dire de M. Poincaré que "rien d'humain ne lui est indifférent."

La transition était facile d'un académicien à la "Vie littéraire." Le conférencier a parcouru d'abord rapidement le champ de l'actualité littéraire, saluant au passage certains travaux de critique qui offraient un intérêt plus général; des études sur Rousseau et sur Flaubert que la récente publication des "Œuvres complètes" remet dans l'actualité. Puis voici "Au pôle Sud," où le célèbre explorateur Amundsen fait le passionnant récit de son exploration, récit dont l'intérêt est encore rehaussé par de nombreuses photographies prises par l'auteur.

Dans un tout autre genre, on attend d'Octave Mirbeau un volume où l'amertume d'esprit, la vivacité de jugement du célèbre romancier pourront contraster avec la bonne humeur et la rude franchise du héros: Dingo, le chien qu'il aima, et à la mémoire duquel ce récit est consacré.

Quelques remarques générales complétées par des citations ont donné aux auditeurs un aperçu du livre où Alfred Capus sous le titre de "Mœurs du temps," donne libre cours à sa verve philosophique. Comme Lesage, auquel il a été comparé, Capus se complait dans l'étude des hommes; il met au service de son observation le goût du réalisme, le robuste bon sens et une gaieté légèrement narquoise, autant de qualité, éminemment françaises. Reprenant la question si souvent agitée de la moralité en littérature, M. Capus est d'avis que, peut-être, "en somme, l'immoralité, l'hypocrisie et la corruption en littérature consistent simplement à ne pas appeler les choses par leur nom. Et voila pourquoi nos classiques, si francs et si clairs, sont d'admirables éducateurs."

Anatole France, dans "Les Dieux ont soif," son dernier roman, se montre comme toujours dédaigneux de l'intrigue et des épisodes compliqués. En quoi consiste en somme l'intrigue; Evariste Gamelin, "peintre, élève de Dacid, membre de la section du Pont Neuf" succombe aux charmes séducteurs d'Elodie Blaise, dont le passé n'est pas exempt de tout reproche. Evariste — un "pur" — est nommé juré du tribunal révolutionnaire, et remplit dignement sa mission — c'est à dire qu'il vote toujours la mort des inculpés. A la fin du roman il tombe, avec Robespierre... et sa mort nous laisse à peu près indifférents. Elodie s'en console elle aussi assez vite dans les bras du peu éclectique don Juan qui a nom Philippe Desmahes. Ce fil ténu de l'intrigue, nous le perdons constamment de vue au cours du roman, qui se déroule comme nous l'avons dit, en pleine Terreur.

Le succès du roman, qu'atteste le "116e mille" inscrit au fronton, viendrait-il du tableau qui nous est tracé des mœurs de cette période tragique? Peut-être. Mais le conférencier croit que le succès est dû surtout à ce que le livre est d'Anatole France — et par là il ne veut pas dire que le fait d'être signé par Anatole France soit pour tout. En effet ceux que charmèrent dans le "Jardin d'Epicure," le Puits de Ste. Claire et les pages les moins applaudies des moralistes, trouvent assez de quoi les satisfaire dans "Les Dieux ont soif"; ceux qui goûtent les analyses fines et savoureuses, les portraits en relief ou les délicates esquisses liront avec délice mainte page de l'ouvrage, et enfin les fidèles de Sylvestre Bonnard et du Livre de mon ami s'intéresseront au brave Brotteaux, ci-devant Maurice Brotteaux de Ilette, et à son antithèse philosophique le Père Longuemare, ci-devant moine barnabite.

de Ilette, et à son antithèse philosophique le Père Longuemare, cy devant moine barnabite.

Epicurien, le citoyen Brotteaux regrettait les soupers fins et les toilettes parfumées; poète, il lisait Lucrèce; philosophe, il le relisait, moraliste, il le citait, athée, il tirait de son athéisme, comme son créateur Anatole France une source abondante de délices. Il avait "l'amour de la raison, sans en avoir le fanatisme" disant que cette même raison, qui nous guide et nous éclaire, nous aveugle et nous persuade des crimes dès que nous en faisons une divinité.

"Anatole France — c'est Brotteaux je veux dire — et l'on pourrait aisément s'y tromper — perçoit les absurdités de la vie, et persuadé que "le discernement entre la vérité et l'erreur est impossible au faible esprit des hommes, il oppose à leurs lois, à leurs principes, à leurs croyances, à leur foi, son ironie apaisée et tranquille dont le pessimisme se voile d'une inaltérable bonne humeur. Et cet athée, ce sceptique, cet ironiste s'élève sans y songer, avec une candeur sublime, jusqu'à l'héroïsme: il donne asile dans son galetas, au risque de ses jours, au ci-devant père, poursuivi par les délateurs de la Convention, puis à une pauvre enfant du ruisseau dont le crime est d'avoir crié "vive le roi." Ce Père Longuemarre, âme de croyant simple et douce, est esquissé avec une fine et mélancolique sympathie qui nous le fait aimer — ou tout au moins plaindre, lorsque le moment fatal — que nous avions pressenti — introduit dans le cachot le greffier qui vient lire le verdict: "Ah! soupira le Père Longuemarre, ces juges sont des hommes bien dignes de pitié; l'état de leur âme est vraiment déplorable." Pourquoi? parce qu'au cours du sommaire procès les juges ont confondu "un barnabite avec un franciscain."

Le conférencier a souligné dans Evariste les traits qui lui rappelaient le Marius des "Misérables" — qu'il lui préfère, sans toutefois aimer beaucoup ni l'un ni l'autre. Evariste serait-il une réplique du Robespierre? — mais combien pâle!

Après, quelques critiques adressées à l'auteur pour les passages, et un épisode en particulier, où l'amour, réduit à la fièvre brutale des sens, faisait dans l'œuvre une tache qu'aucune nécessité n'excuse.

M. Béziat a terminé son étude en louant "ces admirables tableaux où se montrent toutes les qualités de l'auteur l'observation judicieuse, et cette finesse de vision, à laquelle rien n'échappe de ce qui peut animer les objets ou les êtres, les corps ou les cœurs, les théâtre et les acteurs."

A propos de "théâtre" le conférencier a mis ses auditeurs au courant des œuvres qui ont occupé ces dernier temps l'intérêt parisien — Le Faust de Gothe d'abord, monté à l'Odéon avec une sûreté de goût impeccable et une extraordinaire richesse de décors, puis "Une Affaire d'Or," la pièce assez discutée de Marcel Gerbidon. Il va sans dire que cette "affaire d'or" se traite en Amérique, au pays du dollar — que l'auteur s'est, bien gardé de visiter, si l'on en juge par la façon dont il peint ses Américains.

Quelques "échos divers" ont terminé la conférence; le dernier de ces échos se rapportait à la cuisine française dont la glorieuse renommée est en danger au dire de certains gourmets patriotes. Quelques journaux ayant jeté le cri d'alarme, la France a répondu par une véritable mise en batterie... de cuisine. Le club des "Cent" s'est constitué, composé des plus fervents adaptes de l'automobilisme — et de Brillat-Savarin. Par les membres du club, si l'on a l'honneur d'en connaître quelqu'un, l'on pourra obtenir les plus utiles renseignements et les plus désintéressés sur la qualité des menus de la plus humble auberge comme du palace-hôtel le plus prétentieux.

D'autre part, les "annales" ont, ces derniers temps, ouvert un concours culinaire qui a donné lieu à de vives poémiques, les grands cuisiniers ayant protesté avec indignation contre "l'ingérence des profanes dans leur art."

Enfin un M. Friat-Savarin propose de remplacer le calendier Grégorien "qui ne correspond plus à rien, par le calendrier culinaire." Dans ce nouveau calendrier, janvier s'appellerait "Marronglaçaire"; février, "harengsauridor"; mars, œfalacoquidor; avril, petitpoisidor; mai, aspergial; juin, concombual; juillet, melonial; août, raisinôse; septembre, huitrôse; octobre, becassinose; novembre, pommedetaire, et décembre, boudinaire.

Qu'on l'adopte ou non cet appétissant calendier, nous n'en saurons pas moins gré à Monsieur Friat-Savarins de ses bonnes intentions, et nous crierons bien volontiers et bien haut avec lui: vive la cuisine française, ses chefs, les garçons qui la servent et les gourmets qui savent l'apprécier."

La prochaine conférence sur l'actualité française sera faite le 7 février par M. de Châteaumeut. Il n'y aura pas de conférence vendredi prochain, les cours du collège étant suspendus jusqu'au 7 février.

Bien typique, cette lettre adressée, ces jours derniers, par la supérieure d'un couvent français de Smyrne, la Sœur de Mandat-Grancey, au Père Lobry, le très distingué supérieur des Lazaristes, à Constantinople... Elle reflète, dans sa forme dialoguée, la haine et l'esprit de fanatisme qui animent les farouches populations d'Asie-Mineure à l'égard des chrétiens de ces régions.

"Ici, mon Père, nous vivons toutes dans la crainte incessante d'événement mystérieux... Et rien n'est fait pour nous rassurer. Figurez-vous que nous avons, depuis plus de trente ans, un serviteur fidèle qui nous a donné maintes fois des preuves de son dévouement. Il est si obligeant, si serviable qu'il consent même à dire avec nous les prières chrétiennes que je lui ai apprises.

"Il y a quelques jours, je lui ai demandé:

"—Eh bien! Rizza... on dit que cela va très mal en Turquie d'Europe?

"—Bien mal, en effet, ma Mère, a-t-il répondu...

"—Crois-tu que nous soyons en danger?

"—Ma Mère, quand les Turcs sont battus, ils se retournent et ils battent les chrétiens...

"—On peut donc craindre un massacre?

"—Peut-être.

"—Si cela se produisait, hélas! tu saurais bien nous défendre?

"—Certainement, ma Mère, tant que je n'aurais pas reçu d'ordre contraire.

"—Explique-toi!... Que veux-tu dire?...

"—Je ne pourrais pas désobéir au padischah... Mais croyez bien, ma Mère, que si un pareil malheur devait se produire et afin de vous éviter un martyre atroce, vous ne seriez pas égorgée par un autre que moi..."

Et la supérieure de conclure, avec une résignation enjouée: "Ce sera évidemment une consolation pour moi..."

Feuilleton de l'Abeille de la N. O.

No 17. Commencé le 9 Janvier 1913.

Les Aventuriers DE PARIS

PAR PIERRE ZACCONE

(Suite)

Bertha eut un geste énergique.

Oh! je n'ai aucune crainte, dit-elle en secouant le front avec force, je sais que Dieu est avec moi, et je ne redoute aucun danger.

—Mademoiselle?

—Non, laisse-moi... ne me retarde pas... il y va de la vie d'un homme qui m'est plus cher que ma vie même, et rien ne peut plus me retenir.

Gertrude ne fit pas d'autre observation... Bertha gagna la porte, et un moment après elle avait quitté la maison.

La nuit était venue. Elle ne rencontra que de rares passants sur sa route, et atteignit sans encombre une station de voitures.

Elle se jeta alors dans le premier fiacre qui se présenta à elle.

Puis, dès qu'elle eut donné l'indication de la rue où elle allait, la voiture partit et prit la direction du faubourg Saint-Honoré.

Une demi-heure plus tard, elle arrivait à destination.

—Attendez-moi là, dit Bertha en descendant, et vous me ramènerez à Passy d'où nous venons.

La voiture s'était arrêtée à la porte d'un hôtel élégant, dont l'entrée était éclairée par deux lampadaires.

Bertha alla droit à la loge du concierge.

—Mme la comtesse vient de rentrer, répondit la concierge, et je ne pense pas qu'à cette heure elle consente à recevoir personne.

—Oh! je suis certaine qu'elle fera une exception pour moi, insista Bertha. Veuillez lui porte cette carte et ajoutez, je vous prie, que j'ai les choses les plus graves à lui confier.

Le concierge s'éloigna sur cette invitation, et revint presque aussitôt, accompagnée d'un valet en grande livrée, qui était chargé par la comtesse d'amener auprès d'elle la jeune fille qui demandait à lui parler.

Bertha la trouva dans sa chambre à coucher; ainsi qu'on l'avait dit, la comtesse venait de rentrer, et sa femme de chambre l'aidait à se désahabiller.

Dès que Bertha eut pénétré dans la chambre, Mme de Frontenay se prit à la regarder avec une vive curiosité.

—Vous avez demandé à me parler, dit-elle en même temps.

—Oui, madame, répondit Bertha.

—Et vous avez ajouté qu'il s'agissait de choses graves.

—C'est vrai!

—Eh bien, parlez, mon enfant, ne me faites pas attendre plus longtemps, car, moi-même, j'ai hâte d'apprendre...

Au lieu de répondre, Bertha se tourna vers la femme de chambre.

—Désirez-vous donc que nous soyons seules... demanda Mme de Frontenay, qui remarqua ce mouvement.

—C'est cela... oui, madame, fit Bertha... car ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu que de vous seule!...

La comtesse tressaillit... Pour la seconde fois, son regard s'arrêta inquiet sur la jeune fille.

Dès que la femme de chambre eut disparu, Mme de Frontenay alla vivement à Bertha, lui prit les mains par un geste impatient et fébrile, et l'amena sous la lumière prodigue des candélabres de la cheminée.

—Voyons! voyons, dit-elle avec une sourde agitation. Je ne me trompe pas, j'ai bien lu le nom qui est sur cette carte que vous m'avez fait passer. Vous vous appelez, Bertha... n'est-ce pas?

—Oui, madame.

—Vous êtes la fille d'Hermann?

—En effet.

—Et vous habitiez cet été non loin de Lannion, en Bretagne?

—Madame la comtesse sait cela?

Mme de Frontenay se laissa tomber plutôt qu'elle ne s'assit sur un fauteuil.

—Bon! bon! fit-elle; je sais tout ce que je voulais savoir, et il ne me reste plus qu'à apprendre les choses que vous avez à me confier. Voyons, ne tremblez pas ainsi, mon enfant; reprenez votre assurance et dites-moi...

Il y eut un moment de silence.

Bertha avait baissé les yeux; son sein se soulevait avec effort... la peur l'avait reprise. Elle hésitait à commencer.

—Eh bien! dit la comtesse, vous vous taisez. Ah! c'est trop d'hésitation aussi et je m'étonne...

Bertha s'agenouilla aux pieds de la comtesse.

—Non! non! attendez... supplia-t-elle, c'est que vous ne savez pas quel trouble est en moi et quelle douleur a déchiré mon cœur... C'est terrible, voyez-vous.

—De quoi s'agit-il?

—De Rodolphe.

—Votre frère!

—Et de M. Lucien.

—Mon fils!

Un frémissement remua les lèvres de la comtesse.

—Lucien... Rodolphe... répéta-t-elle; qu'y a-t-il? qu'est-il arrivé? D'où vient que je vous vois tremblante et presque épouvantée?

—Vous ne devinez donc pas?

—Parlez.

—Ils aiment tous deux Mlle Beaulieu!

—Mais Lucien est aimé, lui! J'ai vu M. Beaulieu, et avant quelques mois...

—C'est cela! c'est cela!

—Que voulez-vous dire?

—Rodolphe a appris que l'union était arrêtée. Il en a éprouvé une profonde irritation, et, n'écoutant que sa colère, aujourd'hui... au Bois...

—Achevez!

—Il a provoqué M. Lucien!

La comtesse proféra une plainte douloureuse, et une pâleur de mort se répandit sur ses traits.

—Un duel! balbutia-t-elle. La mort peut-être... Mon Dieu! ce serait horrible... et cela ne peut pas être.

—Ah! n'est-ce pas, madame?...

—D'ailleurs, quel est ce Rodolphe? dit-elle. D'où vient-il? qui a pénétré le secret de sa mystérieuse existence? Lucien de Frontenay ne peut pas se battre avec Rodolphe, et l'honneur des Frontenay ne peut se commettre dans une pareille rencontre.—Non! mille fois non, je verrai Lucien,—je lui parlerai et j'espère qu'il comprendra.

Bertha s'était relevée; à son tour, elle avait pâli et pendant que la comtesse parlait, elle avait croisé ses deux bras sur sa poitrine pour en comprimer les battements. En même temps un pli amer crispait le coin de sa lèvre, et son regard enveloppait Mme de Frontenay d'effluves ironiques.

—Je crois, madame, dit-elle au bout d'un instant, que vous vous faites en ce moment de bien étranges illusions.

—Moi! répliqua la comtesse; comment?... pourquoi?...

—Vous avez parlé de Rodolphe, et s'il n'était que ce qu'il paraît être, peut-être auriez-vous raison.

—Rodolphe, n'est-il pas votre frère?

—Non, madame.

—Qui est-il donc, alors?

—Je vais vous le dire.

La comtesse sentit un frisson glacer ses veines; ses yeux se voilèrent de ténèbres... une sensation inattendue, poignante, terrible, s'empara de tout son être.

—Par grâce... par pitié! balbutia-t-elle, ne me cachez rien... Dites-moi tout... J'ai déjà bien souffert, mais la douleur m'a rendue forte et je puis tout entendre... Parlez donc, mon enfant... hâtez-vous et ne me faites pas mourir d'inquiétude et d'impatience!...

Bertha releva le front et osa regarder la comtesse.

—Il faut vous rappeler! dit-elle,—car je vais évoquer un souvenir bien lointain et que vous avez peut-être oublié.—Et, d'abord, mon père n'a pas toujours porté le nom d'Hermann, et il fut un temps où on l'appelait Germain.

—Germain! répéta la comtesse en tressaillant.

—Il habitait la Bretagne, dès cette époque, et remplissait les fonctions d'intendant auprès de M. le comte de Kersaint.

—Mon père.

—Vous vous en souvenez?

—S'il m'en souvient, mon Dieu!

—Vous étiez une enfant, alors; il vous a connue toute petite, et vous a vue grandir... depuis, bien souvent, il m'a parlé de vous.

—Après... après... murmura la comtesse, la gorge serrée et le sein palpitant.

—Vous aviez atteint dix-sept ans, seize seulement peut-être, lorsqu'une nuit...

—Nuit fatale!

—Un homme vint le trouver, et en votre nom, pour sauver votre honneur, disait-il, il lui ordonna de quitter la château sur-le-